

Le numéro que vous avez demandé n'est pas attribué, Marc Vincent

Comment parler de l'inconscient et de la responsabilité ? Comment en parler sans se heurter d'emblée à une sorte d'incohérence voire d'impossibilité quasiment logique ? Puisque, de toute évidence, la responsabilité serait, en quelque sorte, l'apanage de la conscience!

Pour sortir de cette impossibilité il nous faudrait commencer par nous entendre sur ce qu'on appelle "**inconscient**", parce qu'il va s'agir ici de l'**inconscient freudien**, c'est-à-dire ce qui ne se définit pas seulement par le fait qu'il échappe à la conscience. L'inconscient de Freud c'est à peu près, ce qu'il nomme le refoulé, ce qui crée et subit à la fois le refoulement. Et cet inconscient-là n'occupe pas tout le champ de ce qui peut échapper à la conscience. Il s'agit d'une définition fonctionnelle de l'inconscient (suivant la *première topique*: conscience, préconscient et inconscient) à laquelle Freud, avec la *seconde topique* (ça, moi et surmoi), va ajouter une *définition topique*. Et cet inconscient (freudien) ne sera jamais vraiment cerné par Freud, il sera obligé de l'adapter à ce qu'il met en évidence par la clinique (cas de l'homme aux rats et l'homme aux loups...) et vis-à-vis de la théorisation qu'il conduit. Cet inconscient garde des limites floues, imprécises, qui ne coïncident justement pas avec une définition formaliste, voire physiologique, qui l'opposerait simplement à la conscience. Une conscience qui d'ailleurs, dans la morale, reste une instance qui ne se définit pas non plus comme une stricte opposition à ce qui ne serait pas conscient, mais plutôt comme une sorte de vigile émanant de ce Surmoi en partie inconscient et en partie conscient.

Alors, la responsabilité ? Il semble que Lacan ait pu dire (on lui fait dire beaucoup de choses) que nous serions responsables de notre inconscient. Qu'est ce que ça veut dire ? Comment est-ce qu'on pourrait l'entendre ? Est-ce que c'était à entendre à l'aune de cette constatation freudienne célèbre : "Wo es war, soll ich werden" ?

Voilà, avec cette constatation, parce qu'il me semble que c'est plutôt un constat qu'une injonction. Voilà donc, avec ce constat, ce qui pourrait peut-être nous faire passer de l'inconscient à la responsabilité.

Et, qu'est ce que ça peut bien vouloir dire "être responsable" au regard de l'analyse ?

Peut-être que cela nécessite un long travail, un long processus, pour ne pas dire un long procès. Un long procès qui durerait presque autant que la cure analytique elle-même, pour que puisse apparaître, advenir, cette responsabilité, pour qu'elle puisse apparaître en tant que *différente* de la culpabilité, et j'écrirai *différente* ici à la manière de Derrida avec un *a* à la place *e*, au sens où cette culpabilité serait aussi bien différée que différenciée. Et vous voyez comme c'est un procès intéressant et surprenant que celui de la cure analytique, surprenant en ce que sa démarche est décalée de celle du judiciaire, de celle de la justice, de celle du jugement, qui, à l'inverse, part de la responsabilité pour en arriver possiblement à la culpabilité. Dans l'analyse, dans l'analyse du névrotique, on part de la culpabilité pour en arriver à la possible responsabilité. Et si on part de la culpabilité, c'est qu'il y a un véritable attachement forcené du névrosé pour la culpabilité. Alors pourquoi, pourquoi est-ce que le névrosé y tient tellement à sa culpabilité ? Pourquoi est-ce que c'est même là un des piliers de ce qui fait sa névrose ? Et je parle là de ce que Freud individualise sous la forme du "**sentiment de culpabilité inconsciente**", celle qui le conduit à répéter inlassablement, entre autres choses, qu'il est coupable tout en pouvant justement par ailleurs, consciemment, affirmer le contraire.

Cette culpabilité inconsciente - et donc refoulée - Freud insiste sur son importance, et pourtant elle est restée par la suite un peu flottante, elle n'a pas été beaucoup reprise par les analystes.

Alors, pourquoi elle insiste autant cette inscription volontaire du sujet du côté de la culpabilité ? Et bien, peut-être parce que c'est là une prétention névrotique du sujet, une prétention à être un auteur. Le coupable est un auteur, pour ne pas dire un acteur, celui qui a fait acte. Donc une bonne manière

d'être un auteur, d'être fauteur, c'est d'être le coupable. Il s'agit d'une prétention du sujet qui vise à affirmer, devant les plus hautes instances, qu'il est l'auteur, qu'il agit seul, à partir de sa propre détermination et qu'il n'y aurait eu là, pour lui, aucune prescription assignable ailleurs.

Autrement dit, cette extraordinaire prétention viendrait surtout dire que ce sujet serait son propre auteur, l'auteur de lui-même. Voilà à quoi peut viser cette culpabilité inconsciente, voilà ce qu'elle peut soutenir, que le sujet serait son propre auteur. Et, être auteur de soi-même, qu'est ce que ça signifie, qu'est ce que ça signifie sinon rien d'autre que de dire qu'il ne serait pas soumis à la castration, que ça ne l'atteindrait pas. Et c'est bien là un des piliers de la névrose qui n'est rien d'autre qu'une tentative de refuser la castration. Alors on voit là en quoi cet attachement à la culpabilité est des plus solides, en quoi c'est même un des points sur lequel ce sujet peut s'arrimer dans sa prétention à exister.

Voilà pourquoi; en partie, cette différenciation entre responsable et coupable va courir tout le long du procès de la cure analytique, qui n'est pas autre chose que l'expérimentation d'une nouvelle névrose (de transfert).

Alors être responsable ? Ce que, pour aller vite, l'on pourrait traduire par : "*répondre de*". Et bien, justement, dans la cure le sujet aura à (se) répondre à propos de cette culpabilité inconsciente. Et comment en répondre ? Parce que si vous entendez ça de façon névrotique - et il y a des chances pour que nous cédions à cela, puisque cette revendication à ne pas être soumis à la castration, c'est chez nous, les névrotiques, une véritable passion - Donc, si vous entendez de façon névrotique ce qui pourrait bien passer pour une prise de conscience de ce "*sentiment inconscient de culpabilité*", à quoi arrivez vous? Et bien, vous arrivez à peu près à ce qu'obtient l'obsédé, c'est-à-dire à vous constituer coupable à nouveau. Mais cette fois coupable conscient de votre culpabilité inconsciente et de son ressort, c'est-à-dire cette "prétention coupable" à refuser de se soumettre à la castration. Vous êtes doublement coupable puisque tout cela n'a en rien entamé votre culpabilité inconsciente. C'est ce que j'appellerais le miracle obsessionnel de la rationalisation qui permet à l'obsédé de comprendre sans que ça ne l'affecte en rien, sans que ça ne modifie en rien son affectation.

Ceci nous montre bien, s'il le fallait encore, que l'expérience de l'analyse n'a rien d'une opération intellectuelle, que *le passage possible entre culpabilité et responsabilité n'est en rien raisonnable !*

Et là, il y aurait peut-être à reprendre, à la lumière de ce constat que ce passage de la culpabilité à la responsabilité n'a rien de raisonnable ; il y aurait à reprendre quelque chose à propos des rapports entre le judiciaire et la psychiatrie (et à ce propos, je vous recommande la lecture du séminaire de Michel Foucault sur "les anormaux" qu'il a tenu en 74-75), il y aurait à reprendre ce qui a pu suivre, voire poursuivre, ce qui a été mis en évidence par Legendre (*Le crime du caporal Lortie* et qui découlait du travail de thèse de J. Lacan, et qui aboutit aujourd'hui au contraire de ce que je viens de dire c'est-à-dire à cette croyance que le passage de la culpabilité à la responsabilité serait du domaine du raisonnable, avec pour conséquence désastreuse de remplir les prisons de psychotiques (pour les responsabiliser). Mais ceci n'est qu'une parenthèse pour renvoyer les psychiatres devant leurs responsabilités quand ils se prennent pour des auxiliaires de la justice.

Et si je dis cela, ça n'est pas pour enfoncer des portes ouvertes ! D'abord parce que ce ne sont pas des portes ouvertes, et ensuite parce que l'une des raisons qui amènent un sujet à demander une analyse, c'est cette idée plus ou moins confuse que son inconscient serait responsable de ses symptômes, et que donc cet inconscient serait le coupable désigné d'avance. Ce qui n'est pas faux, ça n'est pas faux ... Mais c'est plus qu'insuffisant. Et, il ne faut quand même pas oublier que cette croyance est aussi l'une des premières manifestations du transfert analytique. De là, il suffirait donc de dévoiler cet inconscient pour être en paix une fois pour toutes. Et là, et bien, ce qui risque d'arriver

c'est d'être confronté au titre de mon intervention : "Le numéro que vous avez demandé n'est pas attribué" ou encore "Wo es nicht war, soll ich kein werden". Et la névrose peut continuer sa route en toute tranquillité.

Autrement dit, la conscience de la culpabilité de l'inconscient réalise aussi, mais pas seulement, un "alibi" qui vise à laisser hors d'atteinte la culpabilité inconsciente ou le sentiment inconscient de culpabilité.

Alors si "*Nous sommes responsables de notre inconscient*", comment en répondre ? Est ce qu'il pourrait répondre de lui-même ? Est ce qu'en répondre ça ne serait pas d'accepter de nous y loger, de l'habiter sans être trop heideggérien, de nous y loger comme un locataire et non comme un propriétaire ? De nous y loger comme un locataire, c'est-à-dire avec un bail, avec un loyer, avec des charges, avec des engagements, et donc avec les responsabilités de ces engagements ?

Et c'est quand même ce à quoi invite l'analyse, elle invite à s'engager, à s'engager à parler et à faire l'expérience que prendre la parole c'est un engagement dont on ne peut pas mesurer d'avance toutes les conséquences. Prendre la responsabilité de ce qu'on dit même si l'on ne sait pas tout de ce que l'on dit, ce qui n'est pas sans conséquences. Ainsi, être responsable de son inconscient serait peut-être une autre manière d'éprouver que nous ne sommes pas maîtres chez nous, que nous pouvons être responsables aussi de ce que nous ne savons pas encore savoir.

Alors voilà un peu du côté de (analysant, du sujet en analyse. Mais du côté de l'analyse, du côté de l'analyste ?

En quoi la, les, psychanalyse(s), les psychanalystes seraient responsables au regard de l'inconscient, puisque après tout, il s'agit de leur invention, de leur découverte ? Qu'en serait-il des conséquences de cette invention aujourd'hui ? Aujourd'hui où la découverte de l'inconscient et de la responsabilité qu'elle octroie est passée avec plus ou moins de résistances dans ce que M. Foucault appelait nos "pratiques discursives" ; quelles sont les conséquences de cette découverte dans ce qui organise, dans ce qui régit, notre social ?

Dans quelle mesure la, les psychanalyses, les psychanalystes seraient aujourd'hui responsables de cette découverte qui ne se limite pas à la seule mise à jour de l'existence d'un savoir inconscient, qui ne se limite pas non plus à la création d'un savoir analytique ; un savoir analytique qui ne serait pas un savoir psychologique, ni philosophique, ni sociologique, ni anthropologique... En quoi la psychanalyse elle-même, les psychanalyses, les psychanalystes associés ou non dans des institutions, des écoles, des organisations... En quoi seraient-ils responsables ? Comment, et vis-à-vis de qui ou de quoi ?

Il est bien difficile de tirer aujourd'hui, à propos de la ou des directions que prend notre social, c'est-à-dire la manière dont nous nous arrangeons avec l'autre, avec le semblable, étranger ou pas, mais aussi avec l'altérité de l'autre et donc aussi l'altérité de l'autre nous-même, et plus loin encore avec la figure que nous donnons à ce que Lacan a nommé l'Autre avec un grand A... Il est bien difficile de dire en quoi notre "être au monde" aujourd'hui, tient compte de cette découverte, bien qu'il soit manifeste qu'elle n'a pas été sans effets sociaux, politiques, éthiques, économiques...

Le passage du singulier (plutôt que du particulier) au pluriel, à la pluralité, au multiple, est toujours un exercice scabreux et plein de dérives ; et Freud était lui-même là-dessus plutôt précautionneux, c'est assez visible quand on relit l'article sur *Psychologie des masses* ou la correspondance avec A. Einstein à propos de la questions "*Warum Krieg ?*".

Mais il semble que nous soyons un peu, et peut-être un peu plus que ça même, dans le cas de figure de l'obsédé qui d'une certaine manière n'est pas sans savoir (et je vous rappelle que c'est un savoir qui conduit "l'homme aux rats" chez Freud, il venait de compulsiver la *Psychopathologie de la vie quotidienne* ... Que nous soyons un peu dans le cas de l'obsédé pour qui l'inconscient n'est peut-être

pas tout à fait inconscient, pas totalement inconscient, pour qui le refoulé n'est peut-être pas vraiment refoulé, ou en tout cas pas tout à fait ignoré.

Nous sommes un peu dans ce cas où nous avons affaire avec quelque chose qui se révèle comme notre "intime étrangeté" et qui fait en même temps l'objet d'un savoir reconnu, enseigné, d'un savoir qui dérive plus ou moins souvent vers une psychologie, si ce n'est une philosophie, quand ce n'est pas radicalement une conduite éducative ... Je parle bien évidemment du savoir analytique, du savoir analytique sur le savoir inconscient, de la théorisation analytique qui se décline parfois comme une véritable *Weltanschauung* et qui dès lors, dès lors qu'elle s'universalise, pour ne pas dire se mondialise, apporte avec elle autant d'éléments de déconstructions potentiels que d'éléments de la plus solide résistance à tout discours inconscient.

Nous sommes donc un peu dans le cas de l'obsédé, où nous avons affaire avec cette découverte troublante et où nous pourrions malgré tout faire comme si ... comme si ça ne changeait rien. Comme si ça ne changeait rien sauf de nous rendre doublement coupables et donc doublement seuls, de plus en plus seuls au milieu des autres. Et c'est quand même ce qui est aussi en train de nous arriver, cette solitude, cette déliaison ... Qui n'est d'ailleurs pas à entendre comme une solitude physique, relationnelle ... Cette solitude, c'est surtout la solitude vis-à-vis de nous-mêmes. Nous sommes un peu dans cette perspective, dans cette prétention, qu'il n'y aurait pas dans le Réel de prescriptions. Comme si par exemple nous ne pouvions toujours pas tenir compte du fait que le langage n'est pas qu'un instrument de communication. Un langage de pure communication, ou pour être plus précis de pure communion, aurait pour effet de tous nous réunir dans la totale indifférenciation, dans la plus totale indifférence; alors que le langage a cet effet paradoxal de sans cesse évoquer, invoquer, convoquer, la différence et le malentendu et donc la possibilité généreuse de l'incompréhension.

Or, cette fonction paradoxale du langage, qui se manifeste par exemple avec la polysémie du signifiant ; cette reconnaissance de la polysémie du signifiant, c'est-à-dire le constat qu'on ne sait pas tout de ce qu'on dit, et bien c'est aujourd'hui très répandu, très largement épandu, même si, apparemment on n'a jamais entendu parler de la psychanalyse et encore moins de Lacan. Et bien, malgré cela, malgré les découvertes de la psychanalyse et des psychanalystes, c'est un peu comme si ...

C'est un peu comme si nous pratiquions cette " formule ", qui est bien plus qu'une formule, cette formule qu'avait épinglée Octave Mannoni en son temps: "**Je sais bien ...mais, quand même ...**".

Et Octave Mannoni insistait, avec beaucoup de pertinence, sur le fait que dans cette formule redoutable, l'important ne se situait pas dans le "**mais, quand même ...**" mais plutôt dans le "**je sais bien ...**". Et pourquoi d'ailleurs dire je sais **bien**, quand un **je sais** suffirait amplement ? Ce **bien** est en trop, il n'est là que pour témoigner de son contraire : "je sais mal", ce que je sais est mal, me fait mal, alors **quand même** je sais, ou plutôt **parce que** je sais, je préfère ne pas savoir, et donc je ne sais pas. Autrement dit c'est de savoir qui permet de ne pas savoir et pas l'inverse.

Alors, quelle responsabilité ? Je ne parle pas de la responsabilité que prend celui qui veut bien endosser la, place de l'analyste ...Enfin, je pensais que je n'en parlais pas, mais c'est forcément aussi de cela qu'il s'agit. Quelle responsabilité vis-à-vis de ce savoir là, de ce savoir analytique, de ce savoir analytique sur le savoir inconscient ?

Cela me fait penser à l'attitude de Freud vis-à-vis de l'obsédé, son attitude très prudente face à (homme aux rats, qui manifeste qu'il a bien compris que s'il abordait directement ce qu'il suppose être le refoulé, il ne pourrait que provoquer une levée de boucliers. Je pensais à ça, et je me demandais ce qu'on pourrait bien en tirer vis-à-vis de ce qui parcourt notre social, un social qui se caractérise depuis quelques temps par son extraordinaire levée de boucliers quant à la reconnaissance d'un savoir inconscient, et en même temps par son extraordinaire impudeur qui pourrait ressembler à un non moins extraordinaire défolement. Nous baignons aujourd'hui constamment dans l'impudeur, dans une

sorte de défoulement impudique effréné, et après tout, l'impudeur est-ce que ça n'est pas aussi un autre visage de l'obsédé vis-à-vis duquel nous aurions quelques ressemblances, un autre visage qui ne serait peut-être qu'un autre bouclier.

Voilà, je m'arrêterai là, laissant à votre fantaisie cette évocation de Persée et de la Méduse. Je m'arrêterai là pour reprendre le titre de mon intervention " ***Le numéro que vous avez demandé n'est pas attribué*** " que je traduirais ainsi : " ***Au regard de l'inconscient, la responsabilité n'est pas attribuable, n'est pas du registre de l'attribution*** ".